

COLETTE

L'affamé

1911

Il joue, dans la pièce que nous emportons en tournée, le viveur du premier acte ; une perruque de chanvre roux et un tablier blanc, au *trois*, le déguisent en garçon de restaurant.

Quand nous prenons le train, au petit matin, ou la nuit — la tournée est dure : trente-trois villes en trente-trois jours — il arrive en retard, toujours courant, de sorte que je ne connaissais de lui qu'une mince silhouette en paletot flottant, tout agitée par la course. Le régisseur et les camarades levaient les bras et lui criaient :

« Allons ! Gonzalez, bon Dieu ! Un de ces jours, tu vas le rater pour de bon ! »

Il s'engouffrait, comme porté par un coup de vent, dans le wagon de seconde béant, et je n'avais jamais eu le temps de voir sa figure.

Seulement, l'autre jour, en gare de Nîmes, comme je m'écriais : « Ça sent la jacinthe ! Qui est-ce qui sent la jacinthe ? » il a eu un gentil geste gêné pour me tendre le petit bouquet qui fleurissait sa boutonnière.

Depuis ce jour-là, je fais attention à lui, je lève les bras, comme les autres, quand il arrive en retard à la gare, je crie avec tout le monde : « Allons ! bon Dieu, Gonzalez ! » et je reconnais sa figure.

Une pauvre figure, d'une pâleur bilieuse, comme si son « fond de teint » lui était entré dans la peau. Des creux, des saillies, les pommettes sortent, les joues rentrent, trop de sourcils, la bouche mince et le menton têté...

Mais pourquoi ne quitte-t-il jamais son long paletot, jauni

aux épaules par les soleils et les pluies de l'autre année ? Un coup d'œil aux chaussures me renseigne : Gonzalez produit au jour des croquenots lamentables, jadis vernis, dont le cirage grisâtre des auberges de hasard ne comble plus les craquelures. Les bottines m'obligent à songer au pantalon, mystérieux sous l'ample jupe du pardessus, et au faux col, heureusement à peine visible au-dessus d'une extraordinaire cravate noire à triple tour...

Les gants de fil, reprisés à gros points, ne me permettent pas d'espérer, chez le petit comédien, le je-m'en-fichisme d'un jeune bohème : c'est bien la misère. C'est sûrement la misère, encore une fois, quand aurai-je fini de la rencontrer ? Voilà que je pense à ce garçon, que j'attends son arrivée essoufflée, j'observe qu'il ne fume pas, qu'il n'a pas de parapluie, que son sac à main est une loque, et qu'il guette discrètement, pour le ramasser quand je l'aurai lu et jeté, le journal que j'achète...

Averti par un pudique instinct, il s'occupe de moi, lui aussi : il me sourit franchement et serre, d'une main maigre et chaude, les doigts que je lui tends ; mais il s'inquiète, tout de suite, de disparaître et d'exister le moins possible. Il n'est jamais avec nous aux buffets des gares où nous déjeunons, et je ne me souviens pas d'avoir vu Gonzalez attablé, à côté de nos camarades les moins appointés, au « petit repas à un cinquante »... C'est ainsi qu'il disparut, à Tarascon, pendant l'heure où nous dévorions l'omelette à l'huile, le veau tiède et le poulet blafard. Il revint comme on nous servait le café à goût de buis ; il revint décharné, gai, léger — « J'ai été voir un peu les environs » — avec un œillet à la bouche et des miettes de croissant aux plis de son vêtement.

Je pense à ce garçon ; je n'ose pas me renseigner sur lui. Je lui tends des pièges enfantins :

« Vous prenez du café, Gonzalez ?

– Merci bien, ça m'est défendu. Les nerfs, vous savez...

– Vous n'êtes pas chic : c'est ma tournée aujourd'hui ; vous n'allez pas être le seul à refuser ?

– Du moment que vous en faites une question de camaraderie !... »

En gare de Lourdes, j'achète deux douzaines de petites saucisses chaudes :

« Allons, les enfants ! Ne les laissez pas refroidir ! Gonzalez, au trot ! Vous allez encore les manquer ! Chopez vite ces deux-là avant qu'Hautefeuille saute dessus : il est bien assez gras comme ça ! »

Je le regarde manger avec une attention sournoise, comme si j'attendais un geste, un soupir gloutons, qui décèlent sa faim mal rassasiée... Enfin je me décide à demander négligemment à notre régisseur :

« Qu'est-ce qu'il gagne donc, Martineau ? Et puis... Chose, là, Gonzalez ? »

Martineau gagne quinze francs, parce qu'il joue dans le lever de rideau et dans la grande pièce ; Gonzalez touche douze francs par soirée, on n'est pas une tournée de grands-ducs.

Douze francs... Voyons, que je fasse son compte. Il couche dans les boîtes à un cinquante ou deux francs la nuit. Dix sous au garçon de chambre, un café au lait problématique, deux repas à deux cinquante l'un dans l'autre... Mettons trente sous de plus par jour pour les omnibus, les tramways — et les boutonnières fleuries de Monsieur !... Eh bien, mais... il peut vivre, ce petit, il peut vivre très bien... Je me rassérène, je lui serre la main, ce soir, à l'entracte, comme s'il venait de faire un héritage ! Encouragé par l'ombre, par le maquillage qui déguise nos figures, il laisse échapper ce cri anxieux :

« Ça se tire, hein ? Plus que treize jours !... Ah ! une tournée qui durerait toute la vie, quel rêve !

– Vous aimez le métier tant que ça ? »

Il hausse les épaules.

« Le métier, le métier... évidemment, je l'aime assez, mais il m'en a fait voir de dures... Et puis, trente-trois jours, c'est court...

– Comment, court ?

– Court pour ce que je veux faire !... Écoutez... »

Il s'assied soudain près de moi, sur un banc du jardin poussiéreux, qui attend la plantation du quatrième acte, et se met à parler, à parler comme s'il avait la fièvre :

« Écoutez... je peux bien vous dire, n'est-ce pas ? Vous avez été gentille... enfin bien camarade pour moi... Il faut que je rapporte deux cent vingt francs.

– Où ?

– À Paris, si je veux manger... le mois qui vient et celui d'après. Je ne peux plus recommencer ce que j'ai supporté, je n'ai plus la santé qu'il faut.

– Vous avez été malade ?

– Malade, si vous voulez... La purée, c'est une sacrée maladie... »

Il appuie, d'un geste professionnel, les deux index sur sa moustache postiche qui se décolle, et détourne de moi ses yeux creux soulignés de bleu :

« Il n'y a pas de honte à ça... J'ai fait le jacques, j'ai quitté mon père, qui est ouvrier brocheur, pour faire du théâtre, il y a deux ans. Alors, mon père m'a maudit...

– Comment ? Votre père vous a...

– ... Il m'a maudit, répète Gonzalez avec une simplicité théâtrale. Maudit, comme on maudit, quoi ! J'ai trouvé un emploi dans la troupe de Grenelle-les-Gobelins... C'est là que j'ai commencé à ne plus manger assez. L'été venu, plus un rond... J'ai vécu, pendant six mois, avec vingt-cinq francs par mois qu'une de mes tantes me faisait passer.

– Mon Dieu !... Vingt-cinq francs !... Comment faisiez-vous ? ... »

Il rit, d'un air un peu fou, en regardant devant lui :

« Je ne sais pas. C'est crevant, je n'en sais plus rien. Je ne me souviens pas bien. Ça m'a laissé comme un trou. Je me rappelle que j'avais un complet, une chemise, un col — rien de rechange... Le reste, j'ai oublié. »

Il se tait un instant et étend avec soin les jambes, pour ménager, aux genoux, son pantalon minable...

« Et puis après, j'ai fait des semaines aux Fantaisies-Parisiennes, à la Comédie-Mondaine... Mais c'est dur. Il faut un estomac que je n'ai plus... On est si peu payé... Je n'ai pas de nom, pas de garde-robe, pas de métier en dehors du théâtre, pas d'économies... Je ne me vois pas faisant de vieux os !.. »

Il rit encore, et le portant lumineux qu'on vient d'allumer dessine sa tête sans chair, ses pommettes dures, ses orbites noires et sa bouche trop fendue, où le rire avale les lèvres.

« Alors, n'est-ce pas, il faut que je rapporte deux cent vingt francs. Avec deux cent vingt francs, je suis sûr de deux mois, au bas mot. Cette tournée-ci m'est tombée comme un gros lot, on peut dire !... Je vous ai bien ennuyée, avec mes histoires ? »

Je n'ai pas le temps de lui répondre : le timbre sonne au-dessus de nous, et Gonzalez, incurablement en retard, s'envole vers sa loge, avec sa légèreté de feuille sèche, sa grâce chorégraphique et macabre de jeune squelette danseur...

La travailleuse

1911

« **L**e port de bras ! Le port de bras, Héléne ! Ça fait deux fois que tu te tapes la tête avec la main en dansant ! Je te dis, ma petite, je te dis : les bras en anse au-dessus de la tête, comme si tu portais une corbeille ! »

Héléne ne réplique que par un regard noir, excédé, et rectifie l'attitude. Elle va s'élaner de nouveau sur le parquet de l'atelier, un parquet usé, luisant, meurtri de coups de canne et de coups de talon ; mais elle se ravise et appelle :

« Vous êtes encore là, Robert ? »

– Certainement..., répond, derrière la porte, une voix soumise.

– Si vous alliez avec l'auto jusque chez le fourreur, lui dire que je ne viendrai que demain ? »

Point de réponse ; mais j'entends une canne rouler, et la porte d'entrée se referme : « Robert » est parti.

« Ce n'est pas dommage ! soupire Héléne d'une voix adoucie. Ça m'agace, de sentir qu'il est là, à m'attendre sans rien faire... »

Deux fois la semaine, j'assiste à la fin de la leçon d'Héléne Gromet, qui travaille de 4 à 5 heures, et je lui succède. Elle me traite, plutôt qu'en camarade, en collègue, en employée de la même usine ; comprenez que nous causons assez peu, mais sérieusement, et qu'il lui arrive de se raconter avec une froide candeur, comme elle se confierait à son doucheur ou à sa masseuse.

Héléne n'est pas une danseuse, elle est « une petite femme qui danse ». Elle a débuté au music-hall, la saison dernière, dans une

revue, et pour son coup d'essai a « envoyé » au public deux couplets grivois, débités sans mines roublardes de fausse pudeur, le coup d'œil droit, du haut de sa voix toute neuve, malhabile et hardie, avec une innocence agressive qui enchantait. Des engagements sérieux, un « ami » qui ne l'est pas moins, deux autos, le collier et la zibeline, toutes les chances échurent ensemble à Hélène, et sa petite tête solide n'en chavira point. Elle se vante d'être « une travailleuse » et elle garde son vilain nom d'ouvrière.

« Pensez-vous que je vais me rebaptiser ? Un nom tout simple et pas joli, ça vous classe dans ce qu'il y a de mieux... regardez Badet et Bordin ! »

Chacune de ses arrivées est une petite apothéose. Un tonnerre assourdi d'automobile l'annonce, et elle paraît, accablée d'hermine et de velours, avec un tremblant nuage d'aigrettes sur son chapeau. Un maquillage définitif et calculé banalise sa jeune figure, masque de poudre trop blanche, rose aux joues et au menton. Les paupières bleues portent une double frange de cils lourds, raides de gomme noire, et les dents brillent d'un blanc blessant, à cause du fard presque violet qui dessine les lèvres.

« Je sais bien que je suis d'âge à me passer de toutes ces saletés-là, m'explique Hélène. Mais ça fait partie de la toilette, et puis c'est utile. Je suis maquillée pour la vie, vous comprenez. Je ne pourrai rien me rajouter quand j'aurai vingt ans de plus. Je peux me payer, là-dessous, d'être malade, d'avoir les yeux battus ; c'est commode, ça déguise. Moi, vous savez, je ne fais rien sans motif. »

Cette jeune utilitaire m'effare. Elle prend sa leçon comme elle avalerait un verre d'huile de foie de morue, en conscience, jusqu'au bout. Il y a plaisir, d'ailleurs, à la voir travailler, souple, bien équilibrée sur des jambes intelligentes. Elle est jolie, et d'une touchante jeunesse. Que lui manque-t-il donc ? Il lui manque...

« Le sourire, Hélène ! Le sourire ! crie la maîtresse de ballet. Ne

prends pas ta figure de caissière. Tu n'as pas l'air de savoir que tu danses, mon enfant ! »

La large figure couperosée de l'ancienne danseuse enseigne en vain à Hélène qu'il faut, dents découvertes, remonter les coins de la bouche en cornes de croissant. C'est moi qui ris, de voir, en face d'elle, la gravité commerciale de l'élève, et ses sourcils préoccupés, et sa bouche fardée et sage.

À quoi pense cette enfant acharnée, cette insensible abeille ? Elle dit fréquemment : « Quand on veut *arriver*... » Arriver, mais où ? Quel mirage suspendu tient ses yeux levés, quand elle semble regarder à travers le mur, à travers moi, à travers le front déférent de son jeune « ami » ?

Elle est tendue, elle vise, sans repos, un but qu'elle cache. La gloire ? peu... Celles qui veulent la gloire l'avouent, et je n'ai jamais entendu Hélène Gromet souhaiter les grands rôles, ni décréter : « Quand je jouerai les Simone... » L'argent, plutôt. À la fin d'une chaude leçon, comme celle d'aujourd'hui, c'est la fatigue qui me révèle le mieux, chez Hélène une solide petite « peuple », à peine à thésauriser.

Elle porte sa fatigue avec la grâce assouvie, et comme heureuse, de la laveuse qui vient de jeter sa charge de linge savonné. Elle est près de moi sur la banquette, et couverte à peine d'une chemise humide et d'une culotte de soie. Elle a croisé une jambe sur l'autre, elle se tait, l'épaule de biais, ses bras nus pendants. Le crépuscule fait plus bleus ses cheveux noirs ondulés...

J'imagine, quelque part, dans un logis pauvre, une maman d'Hélène, qui rentre à cette heure du bateau-lavoir et laisse ainsi tomber ses bras rouges, une sœur, un frère d'Hélène qui viennent de quitter l'atelier ou le fétide bureau. Ils sont ainsi ponctuels et penchés en avant, et passagèrement abattus, comme Hélène.

Elle se repose, avant de recrépir sa figure à l'aide de la grosse houpe et du tampon de coton carminé. Elle me laisse voir, avec

une confiance d'animal assoupi, ses joues brunes dont le commun des mortels ignore l'ambre et le grain un peu rude. L'excès de poudre noiera, tout à l'heure, la courbe de son nez, brusque et busqué, presque rapace...

Le retour de « Robert » la met debout, tout de suite en défense. C'est pourtant un blondin assez humble, qui s'empresse à la servir, à l'habiller, il attache les barrettes brillantes des petits souliers, il tire le long lacet rose du corset... Il s'en faut de si peu que leur groupe soit délicieux...

Je vois bien qu'elle ne le déteste pas, mais je ne vois non plus qu'elle l'aime. Elle lui accorde une attention sans bassesse. Quand elle s'en va avec lui, elle le toise de son air profond et combatif, comme une autre leçon à apprendre. Et j'ai envie, parfois, de retenir le bras de cette enfant avide, pour lui demander :

« Mais, Hélène... et l'amour ? »